

MAY TELMISSANY

A cappella

roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Richard Jacquemond

Sindbad
ACTES SUD

Dans la pièce qui me sert de bureau il y a des affiches, grandes et petites, de films que j'ai déjà vus ou que je me promets de voir un jour. Quand une affiche me plaît, je l'achète, même si je n'ai pas vu le film. Je l'accroche au mur, elle y reste quelques semaines ; quand je m'en lasse, je la remplace par une autre. Je roule les affiches anciennes dans un tube de carton pour les protéger de la poussière. Au début, les affiches qui décorent les murs du bureau brillent de l'éclat du neuf, puis, petit à petit, elles se revêtent d'une couche de poussière à peine visible, leur papier s'étiole et se déforme. Les plus grandes couvrent le mur depuis l'angle du plafond jusqu'à une ligne qui se situe à peu près à hauteur d'homme. Pour les contempler, je dois prendre un peu de recul et lever les yeux. Quant aux petites, elles sont placées côte à côte en divers endroits de la pièce, sur le dos de la porte et dans un petit rectangle sur une avancée du mur à côté de la fenêtre.

Assise à mon bureau comme au commencement de chaque journée, j'essaie de retrouver un peu de sérénité après l'agitation du réveil. Le fauteuil devant l'ordinateur est ma place préférée ; je vais jusqu'à lui à pas lourds le matin, charriant des restes de sommeil dans la traîne de la chemise de nuit, et me laisse tomber sur son coussin mou comme un vieil oiseau se pose sur son nid. C'est dimanche, le temps couvert laisse

présager des pluies de saison, et c'est un jour férié. Je n'ai pas envie de travailler. Ni écrire, ni traduire, ni rien. Devant l'ordinateur éteint, j'hésite : vais-je l'ouvrir et jouer avec son contenu, ou prendre du papier et un stylo pour griffonner quelques mots à méditer, à publier ou à jeter à la poubelle ?

Du côté de la pièce qui fait face à mon siège, une fenêtre donne sur un arbre aux branches dénudées, qui se découpe sur un ciel gris sombre, comme si la nuit allait tomber. Sur le mur à angle droit de cette fenêtre, il y a une affiche noire dont les deux tiers environ sont occupés par une potence faite de cordes solidement tressées, d'où se détachent des brins de paille que l'objectif de l'appareil photo a saisis et grossis plusieurs fois. Le titre du film est écrit sous la potence, en lettres blanches tremblantes. Au-dessous, en caractères plus petits, le nom du réalisateur, puis deux autres lignes en caractères minuscules mentionnant les producteurs et d'autres détails sans intérêt.

J'allume l'abat-jour et me tourne à nouveau vers la fenêtre. Quel est ce matin qui m'oblige à allumer la lumière ! Le ciel donne aux branches immobiles une couleur spectrale. L'affiche se reflète entièrement sur la vitre et l'espace d'un instant, mon regard s'immobilise sur ce spectacle déconcertant – la corde d'une potence suspendue à une branche d'arbre – que mon esprit se refuse à tenir pour réel. L'arrière-plan noir de l'affiche a disparu, fondu dans la lumière obscure du dehors, et la potence attend que je décrypte le sens de sa présence subite là, sur une branche isolée, à ma fenêtre. Dans le ciel, les nuages progressent activement vers le Nord, parfois entrecoupés d'un rayon de lumière. Le reflet de l'affiche sur la vitre s'estompe alors et la potence semble tomber toute seule de la branche, légère, sans corps et sans péché.

Malgré l'étrange obscurité de ce matin, je ressens une joie particulière car l'hiver, avec son froid vif et ses matins

moroses, est terminé et a fait place au printemps à l'air revigorant et aux joyeuses promesses. Je suis d'autant plus gaie qu'il y a longtemps que je n'ai plus été en proie à l'angoisse de l'échec et de l'indécision, bien que j'aie pris l'habitude de me réveiller aux premières heures du jour et de me plonger dans la contemplation indifférente de l'univers endormi. Comme si j'avais oublié Aïda et les affres qu'elle m'a causées dans les mois qui ont précédé sa mort. J'ai oublié ses traits, l'intonation de sa voix, je n'ai plus en mémoire qu'un angle particulier de visage, le timbre d'un rire bref, un mot de dépit qu'elle a lâché avec sa manière de parler habituelle. C'était mon amie la plus proche, mais, pour une raison que j'ignore et qui continue de m'interroger, elle a décidé de mettre fin à notre relation et de me rayer de la liste de ses amis. Cela s'est passé quelques mois avant sa mort, dans des circonstances dont je ne suis pas encore parvenue à reconstituer l'enchaînement exact.

Aïda avait quatre amis proches : quatre individualités dans le groupe par lequel elle se protégeait de la solitude, qui chacun lui offrait des services d'un genre particulier, dont elle disait ne pouvoir se passer. De Leo, son premier mari et confident, ingénieur haut placé dans une entreprise de métallurgie, elle tenait sa maîtrise de l'anglais et son goût de l'opéra. Hossam, pseudonyme de son dernier amant, un homme d'affaires aussi cultivé qu'élégant, a fait le pari de la stabilité et a perdu : il a aimé Aïda puis l'a quittée quand il a compris que cette relation était un marché perdant. Avec Karim, un romancier réputé, elle entretenait une relation équivoque, basée sur leurs connivences artistiques et amoureuses et, en cas de nécessité, sur des échanges de bons procédés. Adel, médecin et écrivain à ses moments perdus, l'aimait en silence et n'avait de plus grande ambition que de conquérir ses bonnes grâces. Leo et Hossam ne sont pas

mariés. Karim et Adel le sont – des unions ternes, malgré les enfants et le confort matériel. Au début de notre amitié, je n'éprouvais d'intérêt pour personne dans son entourage, à l'exception d'Adel qui était mon médecin personnel avant de devenir un ami commun. Je me liais avec ses amis pour préserver mon amitié avec elle, jusqu'à ce jour où elle a décidé, sans préavis et sans explication convaincante, de ne plus m'adresser la parole. Elle aimait disparaître, prendre ses distances de temps à autre, mais cette fois, elle s'est enfermée dans le silence et la distance. Puis elle est morte, sans préavis non plus, une mort que ni l'âge ni la maladie ne laisseraient présager et que ne dramatisait aucun acte suicidaire. Quand son silence s'était prolongé, je lui avais d'abord laissé le temps de se calmer. Je repris ensuite contact : elle resta un long moment sans se manifester, puis elle m'envoya un long e-mail où elle m'expliquait, dans une langue inepte et inhabituellement verbeuse, en quoi il était important que je cesse de la traiter de façon stupide.

Cet adjectif revenait une trentaine de fois dans sa lettre, sous diverses formes et parfois totalement hors de propos. Je l'appelai, laissai un message sur son répondeur. Je lui envoyai un e-mail, qui resta sans réponse. J'appelai Leo, qui me dit qu'elle était allée passer quelques jours de vacances dans le bungalow qu'il possède près de la mer. Il ignorait ce qui s'était passé entre nous et ne paraissait pas concerné par mon embarras et mon inquiétude. Pour lui, il n'y avait pas matière à s'étonner, connaissant sa personnalité excentrique, sa manière brutale de fuir les gens, son égoïsme bien connu, son incapacité à expliquer ses sentiments à moins qu'elle n'y soit absolument contrainte. Il n'y avait plus de téléphone au bungalow depuis deux jours, ajouta-t-il. Elle ne tarderait pas à rentrer, elle ne supporterait pas la solitude plus longtemps.

Je reviens à la contemplation de l'affiche. J'avais oublié Aïda. C'est le signe de la mort qui se reflétait sur la fenêtre qui m'a fait penser à elle. Je suis bien incapable de donner un sens clair, univoque aux angoisses de mort et de perte que le démon du matin envoie à mon cerveau. Je ne me sens pas particulièrement fatiguée, physiquement ou mentalement ; je ressens au contraire une étrange ardeur, parce que l'angoisse de l'échec et de l'indécision ne m'a pas visitée depuis longtemps, et parce que ma colère ou mon dépit à l'égard d'Aïda ont fini par s'éteindre. Je laisse mon esprit voguer d'une image et d'une idée à l'autre, les traduire en mots que je m'adresse à moi-même en guise de commentaire et que je modifie ou corrige pour les faire correspondre aux visions qui me viennent à l'esprit. La conversation sans queue ni tête qui se déroule en moi croît et prend forme, telle une chimère tombée sur mon bureau comme de la gélatine venue squatter ses meubles, sa fenêtre, ses affiches et ses livres.

La première fois où j'ai vu Aïda, c'était dans une fête où Adel m'avait invitée. Elle pressait un homme que je ne connaissais pas d'excuser un certain comportement qu'elle avait eu à son égard, et l'homme semblait agacé autant par le comportement en question, auquel il ne trouvait aucune justification, que par l'insistance avec laquelle elle lui présentait des excuses qu'il n'avait aucune envie d'accepter. Après qu'il fut parti, elle tira une bouffée de sa cigarette et exhala la fumée avec exaspération en disant à un de ses amis que cet homme était le type le plus stupide qu'elle ait jamais rencontré dans sa vie. Je comprendrais par la suite qu'elle utilisait ce mot pour désigner tout ce qui lui inspirait une détestation qu'elle ne savait expliquer ou exprimer autrement. La stupidité, dans le jargon personnel d'Aïda, se référait à beaucoup de choses, comme ne pas prendre ses exigences au sérieux, être incapable de la comprendre par l'intuition, ou encore

chercher à tout prix une explication objective à toutes ses paroles et à tous ses actes.

Adel, qui avait remarqué que j'avais suivi de loin sa discussion agitée avec l'homme qui refusait ses excuses, m'appela pour me présenter à Aïda. Comme il lui indiquait mon nom et ma profession, elle me dit avec un sourire poli : "Je m'appelle *Ida*. Vous pouvez me considérer comme une artiste." Elle avait accompagné ses mots, prononcés avec un accent curieux, d'un geste théâtral, la main droite, qui tenait une cigarette sur le point de s'éteindre et un verre de vin presque vide, partant de l'épaule gauche et s'élevant en l'air pendant que la gauche s'agitait dans l'autre sens. Dans le même temps, elle tendait légèrement le menton et le cou et reculait la tête, dans une pose affectée qui me mit dans l'embarras et me fit sourire aimablement, comme si je comprenais exactement ce qu'elle entendait par "artiste".

En public, ses amis l'appelaient affectueusement *Ida*. Mais entre eux, ils l'appelaient *Aïda*. Ils prononçaient *Ida* d'un ton vieillot, comme dans les films en noir et blanc. Prononcer ce nom à l'européenne était pour eux une marque de tendresse, une façon de donner aux amis un statut à part, de leur faire sentir qu'ils appartenaient à une classe et une époque différentes. Dans un certain milieu, *Ida* disait *okay*, *fine* et *already* plutôt que *echta 'alek*, *machi l-hal* et *khelset*. Elle gardait ces expressions populaires pour des contextes intimes, elle les considérait comme des mots réservés au lexique des parents et des amis proches. Les tournures anglaises, au contraire, l'élevaient socialement, la protégeaient et protégeaient ses amis des doutes que les autres pouvaient avoir quant à la réalité de sa différence, elles la protégeaient de leur mépris vis-à-vis de quiconque prétend sortir du rang sans que son excentricité ne soit justifiée par l'argent, la célébrité ou l'arrogance de l'apparence.

Aïda n'avait pas quarante ans quand elle est décédée. De sa vie, elle n'avait jamais eu de travail stable. Mariée, puis divorcée, elle se remaria et eut un enfant avant de divorcer à nouveau. L'enfant fut confié à la garde du père et Aïda s'installa dans l'appartement que Leo, son premier mari, lui laissa après son second divorce. Ses deux ex-maris passaient la voir à intervalles réguliers ; ils lui laissaient un peu d'argent, lui consacraient un peu de temps et d'intérêt, à la fois pour entretenir une forme de lien et pour des raisons qui relèvent de l'idée que se font les hommes de la possession. Son petit garçon aussi venait la voir, mais il ne passait jamais beaucoup de temps avec elle. Elle jouait avec lui, lui faisait un petit cadeau, le laissait le temps d'aller se faire une tasse de café et à son retour, il avait quitté la maison ; il avait descendu les escaliers tout seul et rejoint son père qui l'attendait dans la voiture. Elle sortait alors à la fenêtre et voyait le concierge en train de parler avec son ex-mari, l'enfant monter dans la voiture, les passants passer, les magasins ouverts et l'air qui circulait : tout était en ordre.

Après le café qu'elle buvait lentement, à petites gorgées, et la cigarette du matin qu'elle fumait sur son balcon du troisième étage sans se soucier des voisins, Aïda sortait. Elle se mesurait au monde du haut d'une paire de jeans, d'un chemisier cintré et de chaussures confortables, affrontant la rue avec l'assurance des conquérants et se protégeant des regards indiscrets derrière une paire de Persol à large monture. Mince, la carnation d'un brun clair, des cheveux lisses, ondulants et épais, d'un noir de jais qui faisait tourner la tête de tous ceux qui la connaissaient, mais que seuls ses intimes étaient autorisés à toucher. Ses traits fins ajoutés à son corps gracieux et à sa personnalité attrayante faisaient sa beauté. Sa démarche altière attirait les regards, mais ses lunettes larges et son pas régulier dissuadaient les importuns, qui ne tardaient pas à détourner les yeux.